

REGARD - J. Molaeb, F. Moudarres, M. Trad-Dabagi, J. Mourad

Fleurs de chair, chair de fleurs

Lorsque, sortant de la galerie Janine Rubeiz, on aborde la descente de Raouché vers la corniche, soudain l'espace, le large, la mer, le ciel se déploient d'un seul coup. Certains jours, l'intensité de la lumière, l'étincellement de l'étendue liquide, la monochromie du ciel produisent un véritable choc visuel. On comprend tout de suite d'où viennent les champs colorés de Jamil Molaeb, ces plages de jaunes, rouges, verts, bleus et gris acryliques qui sont des panoramas dépouillés de leurs éléments pour ne laisser vibrer que la couleur pure, un camaïeu nuancé (plutôt qu'une teinte uniformément plate) au sein duquel Molaeb ménage des formes géométriques : carrés ou rectangles peints ton sur ton, un peu de guingois pour dynamiser la surface qui garde la trace des larges brosses qui la parcourent en faisceaux obliques.

Cette expansion vient buter en avant-plan, en bas à droite ou à gauche, sur un bloc polychrome compact. C'est ce jeu entre expansion et contraction chromatiques qui donne aux toiles de grandes dimensions leur respiration particulière.

Contraction qui est une sorte de butte-témoin du paysage disparu, résorbé dans la couleur dominante, un vestige qui maintient encore le lien entre la peinture et le monde. Mais la logique du travail de Molaeb veut qu'il finisse par disparaître à son tour pour que la rupture de la peinture avec la nature soit, en apparence du moins, entièrement consommée.

Cette logique mène tout droit au monochromatisme pur, c'est-à-dire à la couleur pure unique envahissant toute la surface peinte.

Natures nues

En un sens, le monochromatisme est le destin implicite de toute peinture : c'est en quelque sorte l'agrandissement astronomique d'un infime fragment de surface peinte. Du même coup, c'est l'affirmation de l'autarcie, de l'absolue autonomie de la peinture qui n'a plus lieu de reproduire la nature ni même d'être un ensemble de couleurs en un certain ordre assemblées puisque l'assemblage et l'ordre, si abstraits soient-ils, sont encore des allusions à une réalité extrapicturale.

Beaucoup de peintres ont abouti à cette abolition de toute référence sans parvenir à la rendre absolue ; même une peinture entièrement noire ne peut manquer d'évoquer des images concrètes. Au comble de l'auto-suffisance, la peinture renvoie encore à autre chose qu'elle-même.

Dans les années soixante-dix, H. Torossian s'était, à force d'abstraire le paysage, heurté à ce mur pour être renvoyé vers la chair des choses, mais enveloppé désormais d'un silence quasi métaphysique.

J. Molaeb sera-t-il tenté d'aller, par exemple, jusqu'aux monochromies absolues d'une Aurélie Nemours qui sont de pures exaltations de la couleur ? Ce n'est pas impossible, quoique peu probable. Son attachement à la nature reste très fort, encore qu'il

n'ait fait que l'effeuiller, la déshabiller en quelque sorte depuis cinq ans, la dépouiller de ses atours, parures et ornements pour la contempler dans sa nudité.

Ce sont des natures nues qu'il nous donne à voir. Il faut une certaine sérénité d'esprit pour y parvenir. S'il y est arrivé, c'est qu'il a tenu pendant longtemps une sorte de journal de guerre, traduisant les vicissitudes et les traumatismes du conflit libanais au fur et à mesure qu'ils survenaient, dans un style expressionniste souvent virulent : il a fait sa catharsis par la mimesis sublimante du dessin et surtout de la gravure agressive de la gouge qui incise et creuse la chair du bois.

Aujourd'hui, il peut se laisser aller sans complexe à l'exaltation du paysage qui se transforme d'autant plus aisément en exaltation de la peinture qu'il s'est construit un vaste atelier dans son village natal (Bayssour) qui leur permet de s'attaquer (à l'acrylique, plus commode que la peinture à l'huile) aux grands formats qui appellent irrésistiblement les grands espaces où la couleur peut se déployer sans réticence dans la splendeur de sa nudité. (Galerie Janine Rubeiz).

Conformer le corps à la vision

Nudité qui est, curieusement, le leitmotiv des cahiers de dessin du peintre syrien décédé Fateh Moudarres qui s'est longtemps employé à «habiller» ses paysannes stéréotypées, vite devenues une sorte d'image de

marque. Voici que ses cahiers montrent un aspect peu connu de sa production, ses croquis de nus d'après modèle ou non : on y décelé dès le départ une forte personnalité qui tend à conformer le corps de la femme à sa vision plutôt que l'inverse. (Galerie Agial).

Le statut du regardant

Tandis que, partant de ses nus à l'encre, Fateh Moudarres les habillait en peinture, Mona Trad-Dabagi, elle, procède à l'opération inverse : partant de ses villageoises de la Békaa-Ouest, femmes au foyer plutôt que paysannes, elle les déshabille dans des scènes de la vie quotidienne – prendre le café, fumer le narguilé, lire un livre, bavarder, rêver – où la nudité est, a priori, incongrue et en tout cas inattendue.

L'intéressant, c'est qu'il ne s'agit pas de nus de parade, type odalisque ou Vénus au miroir : avec pour seule vêtue un fichu sur la tête qui leur donne un air de simplicité, de familiarité et d'innocence, il n'y a rien de pervers, de sensuel, d'érotique, de libertin ou de libertaire dans ces nudités domestiques et ménagères, mais quelque chose comme la calme revendication d'être bien dans sa peau et sa chair.

Ces matrones aux corps potelés, amples et généreux, aptes à enfanter, sont nues comme si elles étaient habillées, et nous avons l'impression de les surprendre à leur insu dans leur intimité, d'être transformés en voyeurs, impression renforcée

par les cadres de fenêtres de récupération, avec fer forgé et persiennes, à travers lesquels nous les découvrons : c'est comme si nous regardions de l'extérieur, de la rue ou du jardin, vers l'intérieur de la maison où elles n'ont pas conscience d'être observées. Elles ont le naturel de femmes qui n'ont pas le souci d'attirer ou de séduire parce qu'elles croient être seules ou entre elles, se comportant comme si nous n'étions pas là, telle cette femme absorbée dans son épilation.

Tout l'intérêt de cette peinture tient justement à cette transformation du statut du regardant : regarder comme s'il ne regardait pas, être là comme s'il n'y était pas en dépit de sa conversion en voyeur, un voyeur dont la vue serait neutralisée par son objet même. (Épreuve d'artiste).

Entre plusieurs eaux

Si les nus de Mona Trad-Dabagi sont enveloppés de pudeur par leur voile d'inconscience, les remarquables monotypes de tulipes et d'iris de Joumana Mourad sont, eux, dans leur température chromatique torride, jouissance impudique, vulvaires, vaginaux et clitoridiens.

La coruscance, la phosphorescence, la fluidité de leurs rouges, jaunes, oranges, verts, bleus et violets saturés et virulents accentue encore l'allure sexuelle de ces pétales qui miment en très gros plan la délicatesse de chairs et membranes intimes baignant dans leurs humeurs et sécrétions. Ces monotypes sont d'une vir-

tuosité technique et artistique époustouflante. Elles sont le fruit de recherches menées avec l'équipe d'un atelier d'impression spécialisé à Antibes.

Les poissons qui glissent entre plusieurs eaux et plusieurs encres ne sont ni moins sexuels dans leurs connotations ni moins étonnants dans leur réalisation que les tulipes. Ils sont travaillés, eux aussi, par épanchement sur une plaque de métal d'encres acryliques à forte densité pigmentaire, quelque peu diluées pour faciliter leurs empiètements, alliances, interpénétrations, mélanges et fusions (où l'on peut encore voir une sorte de sexualité liquide et acqueuse) tout en préservant leur puissance chromatique originelle : le rouge reste rouge et le jaune jaune, mais l'un peut chevaucher l'autre, le recouvrir d'un voile plus ou moins transparent, plus ou moins opaque. Tout l'art consiste ici à contrôler et orienter ces effusions sur la surface glissante avant d'y appliquer le papier sous forte pression pour obtenir un exemplaire unique.

De grandes toiles de visages féminins incandescents aux yeux étrangement présents sont travaillées de manière similaire, à l'aide de peinture acrylique épandue et guidée par des instruments à longs manches. Une véritable découverte que cette artiste d'origine syrienne qui vit et travaille entre l'Angleterre et la France. (Galerie Alice Mogabgab).

Joseph TARRAB